

## Jacques Yonnet, Enchantement sur Paris

Jacques Yonnet est né en 1915. Il est décédé en 1974. Il n'aura donc vécu que 59 ans. Comme quoi l'air de Paris n'est pas si bon que cela !

Son ouvrage : Enchantements sur Paris, avec des illustrations de Robert Doisneau, paraissait chez Denoël en 1957, tout au moins est-ce l'édition que nous avons entre les mains.

Il s'agit d'un titre que l'auteur n'agréait pas. Il est vrai qu'une reprise de ce même texte sous le nom de : Rue des Maléfices, est beaucoup plus convenable. Car en fait il n'y a nul enchantement dans les écrits de Yonnet, au contraire, ceux-ci relatent des faits sombres et inquiétants.

Des faits de ce Paris souterrain qui existât jusque dans les années soixante. Après, il semble, car nous ne connaissons que peu la ville, ce ne fut plus pareil, disparurent de ces rues souvent misérables toute cette faune qui vivait d'expédients divers et d'activités déjà en perte de vitesse.

Des rues qui pourraient avoir leur charme, avec ces vieilles pierres que le temps a salies et patinées, avec ces vieux immeubles dont les façades s'écaillent, si l'on ne savait ce que tout cela cache de morbide, tant dans la vie ordinaire, que celle encore plus souterraine de la prostitution. Ce n'est pas gai, car voilà un métier pratiqué par des femmes qui vendent leur corps à défaut d'autre chose, et qui finissent, plus loin que le trottoir lui-même, dans une caisse anonyme après des relations sans amour et des errances pitoyables dans cette immense cité.

Yonnet est à l'aise en compagnie de cette faune, véritable ménagerie humaine où vous pouvez rencontrer des hommes et des femmes affligés de mentalités et de physiques parfois incroyables. Le comble, c'est que tout ce petit monde se retrouve souvent dans les mêmes bistrotts, qui deviennent ainsi des havres, non de paix mais néanmoins viables, à toute heure du jour et d'une soirée qui se prolonge loin dans la nuit, où l'on se connaît, où l'on se coudoie, où même, parfois, il arrive de repousser ceux-là qui ne sont pas du même bord. Ces ceusses que l'on sent étranger en manière de voir l'existence et que l'on ne supporte pas. Allez baratiner ailleurs. Ici, ce ne sont que les vrais de vrais, et quelque soit leur vie. On ne leur demande pas un curriculum vitae. Ils franchissent la porte et ils sont chez eux. Règne alors une sorte de fraternité qui permet seule à ces pauvres diables de surnager, d'envisager la vie sur terre comme encore acceptable, puisqu'il y a l'amitié, voire même aussi parfois l'amour.

Le noir, la crasse, la maladie on présume. Cette infâmante prostitution qui se donne dans des rues sordides pour mener à des chambres qui le sont plus encore. Et pourtant, voilà, ce sont eux tous, elles toutes, des êtres humains, avec des sentiments, et quelque part en plus, à moins que ce ne soit déjà le bout du rouleau, vraiment, la toute dernière extrémité, quelque fierté.

Yonnet aime ce Paris-là. Ce Paris de Villon, de Victor Hugo, dont il ne parle pourtant jamais, ne l'aime-t-il donc pas, de Francis Carco. Ce Paris, au cœur de la francophonie, où le français pourtant, prend des accents différents et use de mots qui ne sont que d'ici, propres à la rue, à la vie que l'on mène, à nos espérances, à nos dégoûts, à nos peurs, à notre humour aussi.

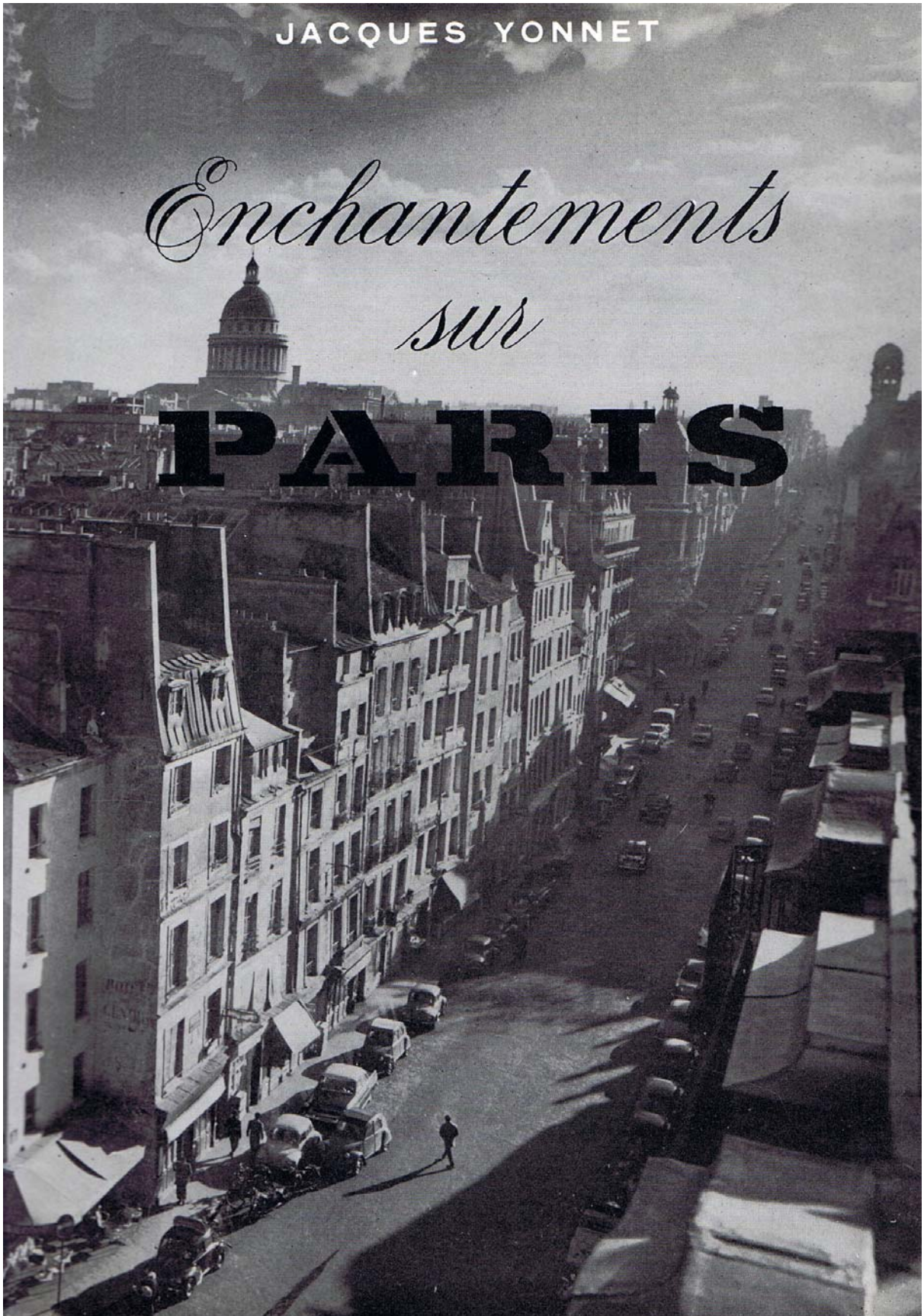
Ce livre est noir, certes, mais il n'est pas désespérant. Justement à cause de cette chaleur humaine, à cet esprit d'entre aide, à ce reste d'humanité qui surnage en toutes circonstances.

Il convient de le bien savourer, si cela se peut, pour en retirer la substantifique moelle, comme aurait dit Rabelais, qui ne démeriterait pas lui non plus, pendant que nous y sommes, de figurer dans cette galerie de si étranges personnages.

Jean-Pierre Yonnet a vu sa vie refaite sur le papier par Jean-Pierre Sicre. On trouvera les textes de cette plume magnifique, sur internet.

JACQUES YONNET

*Enchantements*  
*sur*  
**PARIS**



## ENCHANTEMENTS SUR PARIS



Il y a toujours de nouveaux mystères de Paris. Dans les parages de la Maube et de la Mouffetard, autour de Notre-Dame et de la Montagne Sainte-Genève, des événements insolites, dont il est fait mention dans les anciennes chroniques, se perpétuent. Il suffit de « savoir » les surprendre...

De nos jours, « l'Horloger du Temps à Rebours » qui au XV<sup>ème</sup> siècle perdit son âge, « le Dormeur du Pont au Double », « le Maître à se souvenir », nombre de personnages étranges et redoutables continuent de hanter les bords de la Bièvre, sur lesquels s'érigeait hier encore « la Maison qui n'existe plus », victime du « mauvais œil » lancé par un tzigane. La mort sournoise guette toujours les truands envoûtés, et « les Genoux du Sort Contraire », tatoués de figures magiques, narguent le destin...

Avec un talent qui l'apparente aux plus grands conteurs, Jacques Yonnet vous entraîne dans un tourbillon d'aventures troublantes, à la suite de toute une faune pittoresque de truands, de mendiants, de filles, de gitans, dans un « climat » à la fois inquiétant et débonnaire. Son livre, qui ne ressemble à aucun autre et que la critique unanime a salué comme une révélation, n'est pas seulement un recueil de témoignages bouleversants et un guide du Paris inconnu, interdit, dont nul encore ne sut ou n'osa parler, mais aussi une clé à l'usage du lecteur sensitif que le mystère sollicite.

photo couv. Robert DOISNEAU



# CHAPITRE 1.

Une très ancienne ville est comme une mare, avec ses couleurs, ses reflets, ses fraîcheurs et sa bourbe, ses bouillonnements, ses maléfices, sa vie latente.

Une ville est femme, avec ses désirs et ses répulsions, ses élans et ses renoncements, ses pudeurs — ses pudeurs surtout.

Pour pénétrer le cœur d'une ville, pour en saisir les plus subtils secrets, il faut agir avec la plus infinie tendresse et aussi une patience parfois désespérante. Il faut la frôler sans être sournois, la caresser sans trop d'arrière-pensée, ceci pendant des siècles.

Le temps travaille pour ceux qui se placent hors du temps.

Il n'est pas *de Paris*, il ne *sait* pas sa ville, celui qui n'a pas fait l'expérience de ses fantômes. Se pétrir de grisaille, faire corps avec l'ombre indécise et fade des angles morts, s'intégrer à la foule moite qui jaillit ou qui suinte, aux mêmes heures, des métros, des gares, des cinémas ou des églises, être aussi bien le frère silencieux et distant du promeneur esseulé, du rêveur à la solitude ombrageuse, de l'illuminé, du mendiant, du pochard même : ceci nécessite un long et difficile apprentissage, une connaissance des gens et des lieux que seules peuvent conférer des années d'observation patiente.

C'est à la faveur des époques tourmentées que le véritable tempérament d'une cité, — à plus forte raison du magma des quelque soixante villages qui constitue Paris, — se manifeste. Depuis treize années, j'ai consigné des notes de tous ordres, historiographiques surtout, car tel est mon métier. J'en détache ce qui a trait à une suite d'événements dont je fus le témoin ou le très falot protagoniste. Une sorte de pudeur, de crainte indicible m'empêcha jusqu'à ce jour de venir à bout de cette œuvre.

Peut-être est-ce grâce à des conditions particulières que les événements irrationnels dont il va être question me sont apparus sous l'angle du fantastique — mais du fantastique à hauteur d'homme.

J'ai découvert, à travers les moindres conjonctures, faits bizarres et jeux de coïncidences, une logique à ce point rigoureuse qu'un constant souci de véracité m'a forcé à me mettre en scène beaucoup plus peut-être qu'il n'eût fallu. Mais il était essentiel de situer l'époque et cette époque, je l'ai vécue plus intensément que beaucoup, j'y étais incorporé à pleine moelle. Au demeurant, il ne me serait jamais venu à l'esprit de conter une aventure personnelle si je n'avais constaté combien intimement elle est liée à celle, infiniment plus complexe et digne d'intérêt, de la Ville elle-même.

Il n'est point ici de personnages fictifs, ni d'histoires dues à la seule imagination du narrateur, — lequel pourrait être n'importe qui d'autre.

Que l'on veuille donc voir dans ce livre, non pas le plus inquiétant, mais le plus inquiet des témoignages.



Chaque jour les paroles — théories, observations, conseils et mises en garde — que me dispensèrent Danse-Toujours et le Gitan se vérifient et prennent un sens plus profond.

— Ce n'est pas pour rien qu'il existe tant de bistrotts dans Paris, affirmait Danse-Toujours. Ce n'est pas tellement pour boire que tant de gens y sont tout le temps fourrés. C'est pour se rencontrer, se réunir, se rassembler, — se rassurer. Oui, se rassurer : les gens s'emmerdent tout le temps, et ils ont la trouille, la trouille de la solitude et de l'ennui. Et puis ils portent tous dans leur au-dedans leur bonne petite trouille-maison : la peur de la mort, tous

aussi jem'enfoutistes qu'ils aient l'air. Pour ne pas y penser ils feraient n'importe quoi. N'oublie pas que c'est avec cette trouille-là qu'on a bâti tous les temples et toutes les églises. Alors, dans des villes comme celle-ci où quarante races se mélangent, tout le monde découvre toujours quelque chose à se dire. Mais voilà ce qu'il faut que tu saches : quand tu te trouves bien dans un troquet, que tu as décidé d'y revenir souvent, d'y rencontrer tes potes, si tu veux t'y tenir à l'aise et ne pas trouver au mauvais moment de cailloux dans l'engrenage, colle-toi dans un coinsteau, fais ta correspondance, lis, tâche de casser la croûte sur place et observe ce qui se passe pendant une grande journaille. Au moins deux fois dans le jour, et trois fois si ton bouchon est ouvert la nuit, il y a le moment du « temps pour rien ». C'est tous les jours à la même heure et à la même minute ; mais ça change suivant les endroits. Les gens parlent, ils se racontent leurs trucs, ils trinquent, et, paf ! la seconde de silence, où tout le monde reste immobile, le verre en l'air et les yeux arrêtés. Tout de suite après le boucan remet ça ; mais ta seconde où rien n'arrive, elle peut durer des cinq, des dix minutes. Et pendant ce temps-là, dehors et partout ailleurs, la vie, la vie des autres continue plus vite, beaucoup plus vite, comme une avalanche. Si tu es prévenu et que tu profites de ce moment-là pour ne pas lâcher les pédales et dire ton mot, tu es sûr d'être écouté, et même *obéi* si c'est nécessaire. Tu verras : fais-en l'expérience.





Des maisons qui sont comme des cavernes, et des rues qui sont de véritables fourmilières. Mais après, tout, est-on si éloigné que ça de la fourmi. ? Simplement que nous avons conscience d'être des fourmis, tandis que elles, elles ne le savent pas !